

Atelier
Tendances de la poésie

Robert Melançon

Volume 22, numéro 4 (130), juillet–août 1980

Et la poésie?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29891ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Melançon, R. (1980). Atelier : tendances de la poésie. *Liberté*, 22(4), 41–43.

Deuxième jour :

ATELIERS*

(le mardi 2 octobre 1979, dix heures)

Deuxième atelier :

TENDANCES DE LA POÉSIE

Texte de présentation :

Robert Mélançon

Comment parler des tendances de la poésie aujourd'hui ? La question même paraît naïve et impossible tout à la fois, en ce qu'elle appelle soit la confection d'un impensable catalogue où viendraient idéalement prendre place, l'une à la suite de l'autre, les diverses formes (pratiquement infinies) de l'activité poétique telle qu'elle s'exerce aujourd'hui, soit la proclamation d'un manifeste où s'affirmerait, péremptoirement, une prise de position sur ce que devrait être ou devenir aujourd'hui la poésie.

On voit qu'une énumération qui entendrait faire place à toutes les tendances repérables proliférerait sans fin. Et à cette impossibilité pratique s'en ajoute une autre, plus fondamentale : certains types de poésie s'excluent mutuellement en ce qu'ils supposent des conceptions diamétralement opposées du poème, et faute de pouvoir tout faire entrer dans un répertoire (à moins de verser dans le pire éclectisme), il faudrait choisir, exclure ceci pour admettre cela. Il faudrait en d'autres termes commencer par prendre position, ce qui nous renvoie à l'hypothèse d'un manifeste, à une définition préalable de ce que doit être la poésie aujourd'hui, ou à un programme de ce qu'elle devrait devenir.

Or il me semble qu'une telle définition, quel qu'en pourrait être le contenu, serait irrecevable. Il ressort clairement de la lec-

* Nous regrettons de ne pouvoir produire ici le texte de présentation du premier atelier de cette journée, consacré au *Poète maudit* ; son auteur, Michel van Schendel, n'a pu nous en remettre copie.

ture de poèmes contemporains (de textes publiés sous la rubrique « poèmes ») comme de celle des textes théoriques contemporains sur la poésie, que nous ne savons pas ce qu'est la poésie. Ou plutôt, que nous ne le savons plus. Les classiques savaient (ou croyaient savoir) ce qu'était un poème, à quelles conditions il pouvait s'écrire, comment il fallait le lire et ce qu'il fallait attendre de cette lecture. Ce savoir a perdu pour nous toute fécondité, il est sans doute irrémédiablement perdu pour nous, et nulle enquête historique ne pourra nous le rendre. Les grands arts poétiques du passé se sont dégradés en objet d'érudition, et ce qu'ils disent ne nous est plus d'aucun secours, sinon par fragments détachés de leur contexte et au prix de ce que les historiens condamnent comme contresens ou anachronismes. Ce savoir totalisant sur la poésie, que l'âge classique avait possédé, nous semble désormais interdit ; comme si le filet de nos concepts était condamné à n'en saisir qu'un cadavre, cadavre exquis peut-être, mais cadavre tout de même. Tout se passe comme si nous ne pouvions plus nous former une pensée de la poésie, comme si notre réflexion sur la poésie ne pouvait plus embrasser la totalité de son objet.

La prolifération moderne des discours sur la poésie, cette véridable inflation qui accompagne la modernité depuis près d'un siècle et dont le prétendu terrorisme théorique de « l'avant-garde » universitaire, depuis trente ou quarante ans, me paraît former la queue, signe paradoxalement notre ignorance. Nous multiplions les théories de la poésie, la dernière chassant les autres sans les dépasser, comme des vagues se brisent sans avancer sur une plage (comme la longueur des robes varie d'un printemps à l'autre), parce que nous ne savons pas ce qu'elle est mais que nous avons besoin malgré tout de la penser. Même en m'exprimant de cette façon je ne rends compte que très imparfaitement de la crise que nous traversons, puisque dans la forme même de mes phrases je postule l'existence de quelque chose qui s'appelle « poésie ». Et pourtant nous n'avons même plus la certitude de cette existence.

Notre seule certitude, si tant est que nous en ayons une, c'est peut-être que la poésie n'est pas ce que les classiques avaient cru ; mais cette négation ne nous donne pas la possibilité d'édifier *a contrario* un autre savoir. Elle ne nous laisse qu'une rupture et, chez certains — Claudel, T. S. Eliot, Ezra Pound... — la nostalgie d'un paradis poétique perdu. Elle ne nous laisse à vrai dire que la rupture, institutionnalisée désormais dans une avant-garde qui produit des nouveautés de mieux en mieux consommables, aussitôt périmées par d'autres nouveautés vite consommées, vite jetées à leur tour. Ainsi Octavio Paz a-t-il défini récemment notre basse-modernité (basse comme on dit bas-latin, ce qui n'implique aucun jugement de valeur, nulle péjoration). Mais un retour au paradis poétique classique n'est, faut-il le dire, pas possible et encore moins souhaitable.

Parce que cette ignorance qui est la nôtre — et ce déplacement sans fin de la poésie, du poétique, du poème qu'elle entraîne dans l'espace de notre culture — porte aussi la promesse, plus exactement la possibilité d'une libération. La poésie n'est plus pour nous cet objet stable qu'elle fut jadis, à vrai dire elle n'est même plus un objet : toutes les oppositions qui permettaient de la cerner, de la constituer en objet de savoir (poésie/prose, langage essentiel/communication quotidienne, sentiment/raison, connotation/dénotation, polysémie/monosémie... — j'énumère un peu en vrac quelques exemples qu'il serait peu utile de multiplier) se sont dissoutes ou se sont révélées sans pertinence. L'opposition prose/poésie, par exemple, a fait long feu. Aussi lorsqu'on avance : « la poésie c'est la prose », on dit du même coup : « la prose, c'est la poésie ». Et lorsqu'on en conclut que la « poésie » disparaît (ce qui paraît inévitable si on donne à « poésie » son sens classique), on doit conclure également que la « prose », qui la définissait et qu'elle définissait par opposition réciproque, disparaît elle aussi.

Nous nous trouvons donc maintenant, au terme d'une modernité désormais aussi historique, aussi close que le classicisme, dans un espace non balisé (que je préfère pour ma part n'appeler ni « premier » ni « primordial » pour éviter de retourner à l'ornière de quelque mythe des origines), un espace ouvert en tous sens. Des actes inédits, que nous pourrions continuer par habitude à nommer « poésie » — ce ne sera pas la première fois que le mot changera radicalement de sens — nous attendent dans cet espace qui est notre chasse et dont nous ignorons encore les limites, les champs de force, les résistances et les dynamismes.

Comme ce serait une illusion de croire à une coupure absolue suivie d'un départ inédit, et comme ce que fut la poésie continue obscurément à agir en nous malgré tout ce qui nous en sépare, nous devons en assumer l'énorme héritage, en rassembler à notre usage les fragments dispersés, le faire nôtre à nouveau. Je pense bien sûr à l'immense tradition humaniste classique. Mais aussi aux mondes non occidentaux dont la découverte joue peut-être aujourd'hui pour nous un rôle analogue (je simplifie grossièrement) à celui de la redécouverte de l'antiquité gréco-latine à la Renaissance. Et, enfin, à ce qui depuis environ un siècle s'est appelé modernité, dont il nous faut reconnaître qu'elle a eu lieu, afin de pouvoir l'assumer comme une tradition parmi d'autres au lieu de la répéter à des fins de consommation culturelle.

Ce qui a déjà commencé sans que nous l'ayons su est autre chose, que nous ne pouvons nommer faute d'un recul suffisant pour en saisir les contours. Quelque chose que je ne qualifierais sûrement pas de « nouveau », parce que le concept de nouveauté, central pour définir le moderne, désormais sans pertinence, n'a sans doute guère plus de portée que le constat extrêmement trivial que ceci est plus récent que cela.